

Éloge de la vraie librairie

Marie-Andrée Lamontagne

Number 779, July–August 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78136ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2015). Éloge de la vraie librairie. *Relations*, (779), 10–10.



Photo : Martine Doyon

ÉLOGE DE LA VRAIE LIBRAIRIE

Tout le monde est pour la vertu. Au début de l'année 2015, le jeune patron et cofondateur de Facebook, Mark Zuckerberg, s'est donné le défi de lire un livre chaque quinzaine. Non sans inviter la terre entière à commenter ses choix de lecture, bien sûr. «Ce serait bien, aurait-il dit, si on ne faisait pas juste *liker* les livres, mais si on les lisait aussi.» Cette vérité qui tombe sous le sens devait sans doute être rappelée aux millions de solitaires qui hantent le cyberspace à la recherche d'amis. Pour l'instant, la page du groupe créée autour de l'initiative (*A Year of Books*) aligne des essais sur la société, l'économie, la politique ou le management, tous publiés en anglais, et aucun ouvrage littéraire, pas même de science-fiction, la littérature n'ayant curieusement rien à apprendre à cet ancien de Harvard.

Plus curieuse encore est l'image choisie pour identifier la page: des rayons croulant sous de vieux grimoires et des livres anciens. Telle est, en effet, l'idée qu'on se fait de la lecture dans le monde hyper-connecté. Ce n'est pas grave. Pourquoi faudrait-il enlever sa part de rêve au réel? D'autant que, s'agissant de lectures, certains s'emploient à réduire le réel à des algorithmes censés calculer les probabilités que vous aimiez ces livres-ci puisque vous avez acheté ce livre-là. Du coup, l'image d'une bibliothèque poussiéreuse vient insuffler un peu d'âme à ce qui en est totalement dépourvu.

Pourtant, nul besoin de se réfugier dans le passé (façon tour de Montaigne) ou dans les jeux de rôles (façon

scriptorium de monastère) pour lutter contre le commerce totalitaire du livre. Il suffit d'entrer dans une librairie, de préférence indépendante, de préférence à échelle humaine –l'une ne va pas sans l'autre.

Là, le lecteur est pris pour ce qu'il est: un être intelligent et libre. S'il s'empare d'un livre, en tourne les pages ou en lit quelques lignes, aucun logiciel permettant le feuilletage ne viendra mettre fin à ses approches pour lui signifier qu'il est temps de passer à la caisse s'il veut en savoir plus. Et s'il souhaite avoir un avis sur le livre qu'il songe à acheter, il verra s'avancer vers lui un être humain raisonnablement cultivé et lecteur comme lui, à savoir le libraire –non une suite de commentaires, truffés de points d'exclamation et d'émoticônes, pour la plupart rédigés par des plumes mercenaires, par les amis de l'auteur, sinon par ce dernier.

Mais voilà, pour avoir envie d'entrer dans une vraie librairie, il faut déjà avoir envie de lire. Le goût de la lecture n'est pas donné à tous, et ne le sera jamais. Cela étant, on n'empêchera pas les faits d'être têtus: même en tenant compte de leurs problèmes, les sociétés où l'éducation et la lecture sont valorisées sont aussi souvent les plus développées et celles réputées les plus agréables à vivre; les familles où les livres sont présents, ouverts et lus avec appétit sont aussi souvent celles où les enfants ont un meilleur départ dans la vie; les enfants qui lisent à la maison sont souvent aussi ceux qui réussissent le mieux en classe. Je vous épargne les statistiques à l'appui de ces affirmations que vous trouverez par ailleurs avec un peu d'effort. Et vous m'épargnez l'étiquette de technophobe, puisque vous avez compris que je ne le suis pas.

Un chiffre, tout de même: en 1871, 61% des Canadiens français ne savaient pas lire, rappelle le sociologue Jean-Philippe Warren dans sa biographie d'Honoré Beaugrand (Boréal, 2015). Un siècle et demi plus tard, les Québécois n'en sont plus à ignorer l'alphabet, mais ils continuent d'avoir un problème avec la lecture et le livre, comme le montrent les enquêtes à ce sujet et l'absence criante de la littérature dans l'espace public. Certes, les grands lecteurs diminuent en France et dans la plupart des pays occidentaux, à mesure que croît le nombre de lecteurs moyens ou occasionnels, mais le capital symbolique du livre y demeure important. En revanche, que le nombre de grands lecteurs diminue au Québec, où ils ne sont déjà qu'une poignée, que le livre y soit ignoré ou tenu pour peu de chose par les élites politiques ou médiatiques, et c'est l'ensemble de la société québécoise qui en pâtit.

Par conséquent, ce n'est pas comme une espèce menacée et fragile que j'aime à voir la librairie indépendante, mais comme un lieu de première nécessité, où le lecteur trouvera ce dont il a besoin –en ligne ou sur place.

Et le non-lecteur? Imaginons-le qui met les pieds dans une librairie. Son premier mouvement sera sans doute d'être intimidé. Son deuxième, d'hésiter, même quand il aura trouvé le livre qui lui plaît: c'est qu'il croit ne pas avoir le temps de lire. Son troisième, d'être embêté: c'est qu'il croit ne pas avoir les moyens de se l'offrir, tout livre paraissant toujours trop cher au non-lecteur. Son quatrième, d'oser.

Ça y est. Il était intelligent. Le voilà libre. ●